

**LE DÉJEUNER CHEZ LAPÉROUSE**

*Jean NORMAND*

*14 mars 2017*

Ce titre volontairement obscur a l'avantage de rappeler et de situer des moments conviviaux dans le restaurant Lapérouse quai des Grands Augustins à Paris entre un chirurgien Henri MONDOR, le philosophe ALAIN et un poète Paul VALÉRY en remerciement des exégèses diffusant les écrits poétiques de ce dernier. Ce titre correspond également à une étude personnelle concernant les deux plus grands poètes français dits symbolistes vivant entre la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et le début du 20<sup>ème</sup> : celui-ci, Stéphane MALLARMÉ (1842-1898) considéré comme « *obscur* » par le Parnasse Contemporain de 1880 et diffusé par la biographie de Henri MONDOR en 1941 et de très nombreux écrits du même auteur, celui-là, Paul VALÉRY (1871-1945) qui avait bénéficié d'une analyse du philosophe Alain – ex Emile CHARTIER – (1868-1951) dans l'édition « *Charmes* » de 1929 des poèmes de Paul VALÉRY ainsi que de commentaires plus cachés, plus discrets voire plus pertinents du Professeur Roger FROMENT (1907-1984). Cette étude m'a fait découvrir les liens étroits mais imprévus entre poésie et médecine car j'ai été mêlé en spectateur à cette aventure maïeutique de près d'un demi-siècle à charge pour moi de faire connaître cet épisode littéraire inconnu.

*« O, récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux »*

(Vers extraits du Cimetière marin gravés sur la tombe de Paul VALÉRY)

Le hasard des carrières m'a fait découvrir la passion littéraire de mon Maître Roger FROMENT pour Stéphane MALLARMÉ et surtout Paul VALÉRY. J'ai constitué ainsi des souvenirs que peu connaissent. Cette mémoire a la fragilité humaine et l'écrit peut la conserver. J'essayerai d'y montrer les commentaires de Monsieur FROMENT sur quelques œuvres poétiques de ces deux poètes symbolistes.

Je le savais amateur de livres, bibliophile, issu d'une famille d'une grande culture et au contact dès son adolescence avec l'intelligentsia littéraire française. Roger FROMENT raconte dans un texte consacré à Roger MARTIN du Gard dont il serait exécuteur testamentaire que celui-ci lui envoya *Les Nourritures Terrestres* de Gide pour que le jeune étudiant en médecine qu'il était alors « *ne restât trop attaché à la morale protestante* ». J'ai travaillé aux côtés de Monsieur Froment de 1965 à sa mort stoïcienne en 1984. J'ai le souvenir d'une réception dans le vaste appartement du quai Maréchal JOFFRE où il montrait un plaisir presque sensuel en manipulant une reliure de Bonet ou les fameux Cahiers de Paul VALÉRY dans l'édition photographique du CNRS de 1957 qu'il

avait été un des premiers à posséder avant l'édition en deux volumes de la Pléiade. Alain situe ce déjeuner chez Lapérouse en 1926 et insiste sur le caractère « *académique* » de sa clientèle. Moi-même ai participé à un déjeuner chez Lapérouse lors de la promotion médicale de l'agrégation 1965 avec Jean IMBERT, élève du Professeur LENÈGRE disparu tragiquement au Maroc et J.P. DELAHAYE, élève du Professeur FROMENT).

Le Docteur MONDOR avait confié son exemplaire de l'édition de « *Charmes* » au philosophe ALAIN en lui demandant d'écrire dans les marges toutes les réflexions qui lui viendraient. Bien entendu MONDOR s'empressa de faire lire ces commentaires à Paul VALÉRY cf. l'ouvrage de 1939 Trio pour Henri MONDOR, ALAIN, DUHAMEL et VALÉRY, Prélude de COLETTE imprimé par GAUTHIER-VILLARS et justifier les convives du fameux déjeuner chez Lapérouse que nous retrouverons dans les commentaires proposés par ALAIN sur les poèmes de Paul VALÉRY regroupés dans l'édition « *Charmes* » de 1929. J'essayerai donc de montrer l'apport de ces commentaires d'Henri MONDOR sur Stéphane MALLARMÉ, d'ALAIN et de Roger FROMENT sur Paul VALÉRY – que je suis seul à connaître pour ce dernier, l'aide à leur compréhension et leur validation pour les vers dits « *obscurs* », et les liens imprévus entre médecine et poésie. Etant le seul dépositaire des commentaires de Roger FROMENT sur le Cimetière Marin notamment, j'ai la charge de les diffuser ici.

### **Stéphane MALLARMÉ (1842-1898) et Henri MONDOR (1885-1962)**

Le résumé le plus pertinent sur la biographie de Stéphane MALLARMÉ et ses œuvres poétiques est celui de Paul VALÉRY dans ses *Études Littéraires* : « *Un homme mène une existence des plus médiocre ; il est assujéti à une besogne qui l'excède mais qu'il n'a pas cessé d'accomplir régulièrement et honnêtement jusqu'à son terme (la retraite). Il produit d'autre part quelques écrits fort rares et difficiles à lire, si rares et si difficiles que la plupart de ceux qui les entrouvrent les accablent aussi tôt sous cette triple formule d'exécration :obscurité, préciosité, stérilité* ». L'ouvrage d'Henri MONDOR en 1941 est une biographie précise avec le détail de sa vie provinciale (chargé de cours d'anglais à Tournon en 1862, à Besançon en 1866, à Avignon en 1867 enfin en 1891 à Paris (JANSON de SAILLY). Il est élu Prince des Poètes succédant à Verlaine en 1896.

À côté de vers parfaits tels les Fenêtres et surtout Brise marine (*La chair est triste hélas ! et j'ai lu tous les livres*) apparaissent des hardiesses et des obscurités (dans Azur, Hérodiade, Tombeau d'Edgar POE) , « *Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change* » ou « *Mais chez qui du rêve se dore, Tristement dort une mandore, au creux néant musicien*. Enfin les vers hermétiques « *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* » à l'extrême le vertige devant la page blanche voire le Livre « *jamais écrit* » sans oublier l'enchantement du Faune.

En 1945, **Henri MONDOR** (avec G. JEAN-AUBRY) publie dans la Pléiade les œuvres complètes de MALLARMÉ, et son nom devient incontournable pour ce qui concerne cette période poétique française. Né à Saint-Cernin où son père est directeur d'une école primaire. Il vit dans un milieu familial favorable à l'acquisition des connaissances, la discipline dans le travail et le culte de la langue française. Il excelle dans toutes disciplines au lycée d'Aurillac et influencé par sa mère, il s'oriente vers la médecine et la chirurgie. Interne des Hôpitaux de Paris, puis Médaille d'Or, il débute une carrière brillante qui le conduira au titre de Professeur de Clinique Chirurgicale.

De 1928 à 1936, il publie une série de monographies (Diagnostics urgents de l'abdomen, Les avortements mortels, Quelques vérités premières en chirurgie abdominale) qui sont des ouvrages de référence avant la deuxième guerre mondiale.

A partir de 1937, il consacre ses écrits à la poésie symboliste : Amitié de VERLAINE et de MALLARMÉ, lui dédiera Entretien au bord d'un fleuve avec DUHAMEL, Trois discours pour VALÉRY, l'heureuse rencontre de MALLARMÉ et de VALÉRY (1948) jusqu'à la Pléiade de 1945 consacrée aux œuvres complètes de MALLARMÉ. Paul VALÉRY lui dédiera l'édition de Charmes en 1929. Le Docteur MONDOR avait confié son exemplaire de Charmes au philosophe ALAIN en lui demandant d'écrire dans les marges toutes les réflexions qui lui viendraient. Bien entendu MONDOR s'empressa de faire lire à Paul VALÉRY ces commentaires (cf. l'ouvrage de 1939 Trio pour Henri MONDOR, ALAIN, DUHAMEL et VALÉRY, Prélude de COLETTE). Il est important de souligner que les deux périodes des thèmes d'écriture de MONDOR celle de la chirurgie et celle des commentaires sur MALLARMÉ de volume similaire sont sans remord ni bavure avec la même unité de style, comme si le nouveau choix de pensée chassait de façon totale les souvenirs de l'activité ancienne chirurgicale chez cet homme très brillant cinq fois académicien. Peut-être ce fait est-il lié à l'apprentissage de la sémiologie médicale chez les deux médecins que sont MONDOR et FROMENT ?

### Paul VALÉRY (1871-1945) et ALAIN (1868-1951)

Bien sûr, j'avais une connaissance superficielle de VALÉRY. MALLARMÉ et VALÉRY étaient au programme des terminales et ma mère enseignante littéraire, m'avait fait lire quelques textes en prose parmi les plus faciles probablement « Regards sur le monde actuel ou Eupalinos » et j'avais été surpris d'entendre Monsieur FROMENT évoquer avec prudence un poids éventuellement supérieur de la forme sur le fond en insistant sur la labilité des sentiments attachés au fond selon les époques. Il ne cachait pas sa passion pour VALÉRY, il citait rarement ses plus beaux vers comme « *Amère, sombre et sonore citerne* » après un voyage à Istanbul et la visite de la citerne de Justinien. Il admirait la sémiologie de la syncope bénigne neuro-végétative décrite par VALÉRY dans « *L'âme et la danse et l'optique médecin Eryximaque* : « *Si les choses doivent s'arranger, il sied que le médecin ne les trouble point et qu'il arrive un très petit moment avant la guérison du même pas que les dieux* ». Il voulait en faire la description du phénomène dans un article cardiologique.

Quant au commentaire d'ALAIN dans les marges de l'édition Charmes des poésies de VALÉRY, il est d'analyse difficile car il s'adresse à l'un des plus grands des poètes français.

**ALAIN**, ex. Émile CHARTIER (1868-1951), né à Mortagne en Perche (Orne), fils d'un vétérinaire, normalien, professeur de philosophie, journaliste, agnostique, rationaliste, écrivain (Propos sur le bonheur, Eléments de philosophie, Entretiens au bord de la mer). Il est l'élève de Lagneau philosophe et publie dans le journal La dépêche de Rouen des chroniques quotidiennes Les Propos de 1906 à 1914. Engagé volontaire en 1914, il est démobilisé en 1917 pour blessure de la jambe. Il publie en 1921 le pamphlet Mars ou la guerre jugée, et Les souvenirs de guerre. Réservé vis-à-vis du pétainisme, il se consacre aux grandes œuvres de la littérature dans les deux tomes de la Pléiade.

Analyser les commentaires d'ALAIN sur les textes poétiques de Charmes est redoutable en raison de la pénétration et de l'intelligence de ces textes. ALAIN passe de la comparaison du texte féminin de La Jeune Parque au Cimetière Marin masculin et ajoute : « *ce fut réellement un griffonnage dans les marges de Charmes que je publiai un commentaire de ces pièces qui n'ont nullement besoin de commentaires. Ainsi, n'était-ce qu'un hommage au poète. Le vrai poète découvre par l'essai* ». C'est l'art du jeter les dés qui me fut éclairé par l'étrange forme du poème mallarméen le plus secret : Un coup de dés jamais n'abolira le hasard. « *Considérer ces pages annotées, c'est voir sur les bords des poèmes un homme vivre ce qu'il lit* » écrit Paul VALÉRY dans la Préface de Charmes également « *si l'on déchiffre, c'est entendre le long des vers se murmurer le monologue qui répond à une lecture, la traverse, la soutient d'un contrepoint plus ou*

moins étroit ». Écoutons encore ce que dit VALÉRY « *Mes vers ont le sens qu'on leur prête. Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi et n'est opposable à personne* ». Et VALÉRY suggère le rapprochement avec le concept de catalyseur en chimie. D'ailleurs, on peut rappeler cette pensée de VALÉRY quant à l'émotion poétique « *La pensée doit être cachée dans le vers comme la vertu nutritive dans un fruit. Elle est nourriture mais ne paraît pas délice* ». Le Cimetière Marin ne fut d'abord qu'une figure rythmique vide *dans laquelle les thèmes les plus simples et les plus constants de ma vie affective et intellectuelle, tels qu'ils s'étaient imposés à mon adolescence et associés à la mer et à la lumière Méditerranéennes.*

### **Puis Monsieur FROMENT (1907-1984) aborda son analyse personnelle. En voici l'essentiel en se limitant au Cimetière Marin**

Dans ce poème, l'émotion fondamentale est la communion avec la splendeur régnante de la mer et de la lumière méditerranéennes (tenant aux racines biologiques de l'auteur) et pour entretenir sans cesse cette atmosphère de communion passive au début puis entraînant l'intellect et débouchant finalement, par la reprise de l'élan vital, la nature sera souvent décrite avec des qualificatifs de vie tandis que l'homme sera souvent sans parole ni mouvement peut-être déjà suggéré par le titre cimetière (homme mort) marin (nature mouvante par excellence).

Les quatre premières strophes sont essentiellement le chant de la contemplation immobile et muette la plus impersonnelle (une pensée, un regard) et la moins précise (le songe est savoir) en une extase presque inhumaine en communication avec la nature (qui elle palpite, travaille, eau sourcilleuse, œil, sommeil, Midi le juste).

Les strophes suivantes font transition : un peu de vie intellectuelle reprend (vie et mort) avec des notes personnelles (regarde-moi, mon ombre, je hume ici ma future fumée) toujours en accord avec la nature qui se réveille aussi (changement des rives en rumeur).

A partir de la huitième strophe, la plus belle à mon sens, l'individualité du poète se précise (auprès d'un cœur aux sources du poème) il évoque la mort en regard du cimetière qui, comme la mer, participe de la vie (terre osseuse, marbre tremblant, mer fidèle, golfe mangeur). Les quinzième et seizième strophes dérivent sur l'émotion de la vie révolue (amour évanoui) avec retour à la mort.

La vingt et unième strophe, la plus discutée et obscure fut éclairée par VALÉRY lui-même : « *le poème appartient à celui qui le lit.* » Les vers où apparaissent les arguments fameux de Zénon d'Elée ont la fixité sombre complémentaire et ont pour rôle de compenser par une tonalité métaphysique le sensual et le trop humain des strophes précédentes. Ils déterminent aussi la personne qui parle, ils s'opposent ainsi à l'acuité d'une méditation, pensée trop intellectuelle entre l'être et le connaître dans la splendeur régnante.

À la vingt-deuxième strophe sursaut contre cette pensée trop humaine. De nouveau, communion avec la nature qui donne l'exemple et entraîne (brisez mon corps, la naissance du vent) Quant au « *il faut tenter de vivre* », c'est la rupture de l'état poétique et de l'extase de l'espoir de vie.

Brillante et lucide analyse littéraire qui décrypte le labyrinthe de la pensée de l'auteur pour saisir compréhension et musique des vers.

### **Roger FROMENT (1907-1984)**

La dernière partie de cet exposé concerne l'ajout de Roger FROMENT alors qu'il se désigne sous le terme de « *jeune homme* » au poème Le Serpent de Paul VALÉRY. Le hasard a mis sous mes yeux cette impressionnante participation sous la forme d'une édition originale du Serpent de

VALÉRY (exemplaire 170 paru dans une plaquette éditée en 1922 aux Editions de la NRF). Il comporte 30 strophes de dix vers et se termine ainsi :

*« Mais ce vieil amateur d'échecs  
Dans l'or oisif des soleils secs  
Sur ton branchage vient se tordre  
Et parmi l'étincellement,  
De sa queue éternellement  
Éternellement le bord mordre. »*

Cet exemplaire comporte une dédicace sans date, écrite et signée par Paul VALÉRY :  
Exemplaire de Monsieur Roger FROMENT complété par l'auteur :

*« Cette soif qui te fit géant  
Jusqu'à l'Être exalte l'étrange  
Toute puissance du néant ! »*

Cette voix au lieu de soif dans une feuille annexe existe un texte de Monsieur Roger FROMENT tapé sur sa machine à écrire personnelle – dont je reconnus les caractères – avec un texte explicatif où il parle de ces vers *« que j'ai beaucoup travaillés il y a 17 ou 18 ans ; ils m'étaient étrangers sauf certains qui m'ont toujours déplu dont je repris l'ennui et le regret. En somme, je ne reprends ni ne donne au passé des valeurs. J'ai pensé à ma surprise quand Place Morand chez ? je lui (Paul VALÉRY) fis compléter la fin d'une originale du Serpent en lui disant les vers que je souhaitais voir rajouter...et qu'il transcrivait inexactement, ce dont le graphisme porte trace (cette voix au lieu de soif) ».*

Ainsi Roger FROMENT *« jeune homme »*, ce qui fixe la date entre les années 1925-1930, a le courage basé sur la certitude et l'adéquation entre ce qu'il proposait et style, esprit et concepts de VALÉRY pour lui proposer des vers d'une nouvelle strophe (la 31<sup>ème</sup> du Serpent). Paul VALÉRY est alors au sommet de sa gloire, ayant publié la Jeune Parque en 1917, l'Introduction à la méthode de Léonard DE VINCI en 1919, Le Cimetière Marin en 1920, Eupalinos ainsi que L'Âme et la danse en 1923, il est élu à l'Académie Française en 1925, il est devenu le représentant officiel de la culture et de l'intelligence françaises, un poète d'Etat visité par tout ce que le monde comporte d'éclatant sous l'angle philosophie, littérature et sciences (Bergson, Rabindrana Tagor, Hadamard, Einstein).

On mesure facilement ce que suppose ce geste du *« jeune homme »*. Dans l'édition Charmes des poèmes de VALÉRY parue en 1929, la fin du Serpent comprend la 31<sup>ème</sup> strophe de même, dans la Pléiade de 1997, comporte les trois vers de Roger FROMENT

*« Cette soif qui te fit géant  
Jusqu'à l'Être exalte l'étrange  
Toute puissance du néant ».*

On ne sait ce qu'il faut admirer dans cette symbiose et cette compréhension du plus grand des poètes par la richesse intellectuelle de Monsieur Roger FROMENT, homme libre auquel je pense toujours avec bonheur.